

cheval pour elle, des toisons d'agneaux pour ses enfans, et prit à la cuisine un plat de viande sèche appelée *charqui* et une grande terrine de *masomori* (maïs cuit au lait.) Elle posa le tout devant Carmen, et se hâta de retourner là où son cœur l'appelait.

Elle trouva don Estevan en contemplation devant les petites filles. — Quelle grâce de Dieu, *senor*, dit-elle, que cette femme qui nous arrive si à propos pour nourrir nos enfans !

— Il est vrai, Eusebia. J'étais à Santa-Fé lorsqu'on y amena les prisonniers de guerre, et le général Echague, avec qui je suis très lié, m'a fait cadeau de cette femme et de ses fils.

— *Caramba !* (1) *senor*, quel beau don il vous a fait là, quoi-que, à vrai dire, cette femme me fasse peur !

— N'importe, Eusebia, il faut la traiter doucement, afin qu'elle donne volontiers son lait aux petites. Elle ne paraît pas avoir plus d'une vingtaine d'années; elle est forte, bien portante; si on lui témoigne des égards, elle prendra de l'attachement pour nous et ne pensera plus à retourner au désert. Elle est Indienne abipone, et son mari, qui a été tué dans la dernière guerre, était cacique.

Ces renseignemens ne détruisirent pas les préventions instinctives qu'inspiraient à Eusebia tous les Indiens en général et Carmen en particulier; mais dans l'intérêt des enfans de dona Isabel elle résolut de se faire violence et de vaincre sa répulsion pour la nourrice.

« L'homme est poudre, et il retournera en poudre. » Ces paroles se réalisèrent le lendemain pour dona Isabel. Pendant la nuit, un *plon* était allé commander un cerceau à Coronda, petite ville voisine de l'estancia. On l'envoya au matin. Il était de bois de caroubier, recouvert de velours noir et doublé de satin blanc. On y déposa la jeune femme, et elle fut rendue à la terre. Sur la croix qui marqua sa tombe en attendant un élégant mausolée se lisient ces simples paroles : « Dona Isabel Valdivia de Gonzalès, dix-sept ans. *De Profundis.* »

Comme Eusebia l'avait promis à don Estevan, elle témoigna quelque bienveillance à Carmen. Celle-ci resta telle qu'on l'avait vue tout d'abord, fière, sauvage, silencieuse, n'ayant de douceur dans la voix et dans le regard que pour les deux petites filles, dont l'heureuse nature de ces climats favorisait la rapide croissance. Gonzalès avait fait baptiser Carmen ainsi que ses deux fils, José et Manuel, qui étaient les plus beaux enfans que l'on pût voir. L'Indienne semblait avoir perdu toute pensée de retour au désert. Elle profita néanmoins de quelques absences de don Estevan pour disparaître de l'estancia. La première fois, Eusebia, ne la voyant pas au crépuscule, avait envoyé à sa recherche tous les serviteurs de la maison. Les *plons* s'étaient élançés au galop dans toutes les directions, avaient exploré tous les endroits qui auraient pu servir de refuge ou de cachette, et étaient revenus deux jours après sans Carmen. José et Manuel, interrogés, n'avaient point parlé. Ni caresses ni menaces n'avaient pu vaincre l'impassibilité des deux enfans, qui ne savaient rien ou étaient résolus au silence. A l'aube du troisième jour, un *capatuz* qui passait devant le *ranchito* de Carmen, dont la porte était ouverte, vit l'Indienne paisiblement endormie sur sa natte. Il en avertit Eusebia, qui interrogea sévèrement la nourrice à son réveil; mais celle-ci fut impénétrable. On avait remarqué qu'un joli et rapide azejan avait disparu en même temps qu'elle. Les vêtements déchirés de l'Indienne, sa figure et ses mains égratignées témoignaient d'une course à travers les fourrés. Tous ces indices, commentés devant elle, ne lui arrachèrent aucun aveu. Peu à peu, comme on vit qu'après ces absences Carmen revenait fidèlement à la maison, on cessa de prendre souci de ses singulières équipées.

Don Estevan, qui avait les habitudes grandes et généreuses des Espagnols d'antique race, traitait au mieux la veuve du cacique et ses enfans. Il avait envoyé ceux-ci à l'école de Coronda, où ils apprirent en peu de temps tout ce que savait le digne magister, — lire, écrire et compter. Soignés et même élégans dans leur mise, ils accompagnaient partout don Estevan, et révé-

laient l'un et l'autre, José surtout, une nature expansive et reconnaissante. Carmen au contraire était toujours triste et hantée : l'Indienne semblait tacitement désapprouver l'espèce d'intimité affectueuse mêlée de respect qui unissait José et Manuel à don Estevan, et quant à Eusebia, qui n'avait jamais beaucoup aimé les fils de Carmen, elle trahissait par des airs dédaigneux et des mots à double entente son hostilité sourde contre leur mère.

MME. LINA BECK.

Revue des Deux Mondes.

(A continuer.)

## HISTOIRE DU CANADA.

COMPTE-RENDU DU COURS DE M. L'ABBÉ FERLAND A L'UNIVERSITÉ LAVAL.

NLI.

(Suite.)

On ne savait pas comment on pourrait réussir à faire les récoltes; car il y avait danger constant de se disperser dans les champs, et pourtant il était de toute nécessité de sauver les grains qui devaient former tout l'approvisionnement de la colonie. Une circonstance vint procurer aux colons un moyen de maintenir les Iroquois dans un état de trêve forcée.

Un parti de Goyogouins rôdant autour de Montréal envoya 15 ambassadeurs, suivant la coutume des Iroquois, mais on connaissait les perfidies de ces barbares et on retint les ambassadeurs prisonniers.

Monsieur de Laval profita aussi de cette trêve pour visiter Trois-Rivières et Montréal, deux des principaux postes de son vaste diocèse. Ce fut cette même année que MM. Torcapel et Pellerin retournèrent en France et que M. de Bernières devint curé de Québec. Dans l'été de 1660, le Père Mesnard partit avec un serviteur des jésuites, Jean Guérin, pour aller chez les Outaouais.

300 Outaouais montés sur 60 grands canots de traite étaient descendus à Québec avec une cargaison de fourrures de la valeur de 200,000 francs. Les jésuites voulurent profiter de cette circonstance pour évangéliser ce peuple le plus grossier et le plus rude de tous les peuples de la vallée du Saint-Laurent. Le Père Mesnard qui était vieux et Jean Guérin furent bien maltraités pendant le voyage; heureusement pour le bon Père que son compagnon était un homme vigoureux, ancien et bon voyageur plein de zèle et soutenu par la pitié la plus fervente, en sorte que les deux missionnaires purent se rendre chez les Outaouais en dépit du mauvais vouloir des sauvages.

On se demande ce qui serait arrivé pendant cette période de temps écoulé depuis la fondation de Québec, si la colonie n'avait pas eu à souffrir constamment des incursions de ces Iroquois si nombreux et toujours sur pied. Ce qu'il y a de certain c'est que ces guerres empêchaient un grand nombre de colons de venir de France, qu'elles engageaient à retourner en France un nombre comparativement grand de personnes venues dans le but de se fixer en la Nouvelle-France et qu'elles moissonnaient chaque année plusieurs des jeunes hommes les plus vigoureux de la colonie. Ces guerres ont donc fait un mal matériel immense au Canada et en ont paralysé les progrès pendant près d'un siècle; malgré les avantages immenses que le pays offrait à l'émigration.

Les missionnaires écrivaient en 1660 : « Il faut avouer qu'avec cela la face de nos colonies françaises serait aimable si la terreur des Iroquois n'en rendait le séjour dangereux. La terre est d'un heureux rapport et pourvu que le laboureur y travaille avec soin, en peu d'années il se verra à son aise, lui, sa femme et ses enfans. Nous en voyons plusieurs qui ayant eu une concession qui ne coûte qu'à demander, en moins de cinq années recueillirent du blé abondamment pour se nourrir avec toute leur famille et même en vendre. Ils ont toutes les commodités d'une basse cour, ils se voient en peu de temps riches en bestiaux et peuvent mener une vie exempte d'incertitude et pleine de joie.

« En peu d'années les familles se multiplient; car l'air du pays étant très sain, on voit peu d'enfans mourir dans le berceau. Quoiqu'il hiver soit long et que les neiges couvrent la terre cinq mois entiers, à trois, quatre et cinq pieds de profondeur, toutefois les froids paraissent souvent plus tolérables qu'en France; soit à cause que les hivers ne sont pas ici pluvieux, soit à cause qu'on a le bois à sa porte. Souvent on a devant sa porte la pêche en abondance, principalement celle de l'anguille qui est, en ce pays très excellente, n'étant pas bourbeuse comme est celle de France. Dans les mois de Septembre et d'Octobre cette pêche d'anguilles est si heureuse que tel en prendra

(1) Exclamation d'admiration, d'étonnement, de surprise, d'impatience, selon l'inflexion donnée à la voix.